

Héros de la mondialisation
Art anti-héroïque
Professionnalisation de l'art

Publié :

« Quand nous serons des héros », *Inter, Art Actuel*, 75, hiver 2000, p. 3-9.

Nous constatons une tendance chez les artistes et les intellectuels à se vouloir toujours plus « professionnels ». Car, pour la plus grande gloire de l'épopée techno-économique planétaire, nous assistons aujourd'hui à une héroïsation du professionnel. Les intellectuels se veulent héroïques : en occupant toutes les tribunes, sans contester les conditions de visibilité. L'artiste fait preuve d'une créativité déficiente lorsqu'il s'agit de se forger ses propres critères de réussites. C'est contre cette professionnalisation de l'art que s'enregistrent aujourd'hui un certain nombre d'interventions iconoclastes, de délinquances symboliques, ce déviance anti-art ... Nous avons voulu, dans le propos qui suit, brosser le portrait de ces nouveaux professionnels, artistes ou intellectuels, qui se révèlent plus territoriaux et méritocratiques que jamais dans leur capitalisation de la culture.

« We could be heroes »

En 1977, Brian Eno et David Bowie composaient la chanson « Heroes », soulignant la solitude de l'individu dans la foule, la glorification d'une certaine déviance, la difficulté de donner sens à sa vie dans une société où les modes de vie sont devenus des marchandises. Vingt ans après, « Heroes » est devenu le thème et la bande sonore d'une campagne promotionnelle lancée par les publicistes Wieden & Kennedy pour Microsoft : la répétition du refrain « We could be heroes » met en valeur la détermination des petites entreprises qui se sont enrichies en acceptant de faire partie de l'empire Microsoft¹. Il s'agit de l'héroïsme des mercenaires socio-économiques qui se mettent au service des seigneurs de guerre très puissants, viendront augmenter les hauts faits de l'épopée capitaliste.

Les nouveaux héros seront les « professionnels » : logocrates des bio-manipulations, de l'info-contrôle, de la macro-modélisation — et autres penseurs de fer. En cet âge nouveau, la sophistication d'une technique au service de l'action apparaîtra comme la plus haute réalisation humaine. Car tout sera action et tout sera réaction dans une machine techno-économique légitimée par la nécessité pour chacun d'améliorer sa situation matérielle. L'ère des Titans c'est la domination de la planète par des corporations (médias, technologies, industries, ...) plus puissantes que les États². C'est la priorité absolue donnée à l'activité matérielle, lorsque celle-ci devient sa propre finalité et ne mesure son progrès et son succès qu'en fonction de l'accumulation des richesses. En ce nouvel âge de

fer, tout est action et nul ne saurait agir sans devenir l'instrument de puissances titanesques.

Pourtant nombre d'entre nous croient promouvoir l'homogénéité culturelle de notre époque tout en conservant leur indépendance d'esprit. Le monde de la publicité et des images corporatives s'empare de la culture populaire pour s'immiscer dans les foyers, — en fait il s'approprie également les hautes sphères de la culture, comme on peut le constater aujourd'hui avec la « professionnalisation » de l'éducation, de la recherche et de la création. Les artistes s'ingénient à résister l'avancée de la culture des Titans, à détourner une culture qui parvient toujours à recontextualiser leur travail dans un sens « profitable », — alors que les intellectuels font tout leur possible pour embrasser cette servitude, pour courtiser leur nouveaux maîtres. Ils adoptent ces comportements (fétichisme du succès, ostentation du pouvoir, déni de toute réalité hors une logique de l'efficacité) non par émulation pour certaines figures héroïque (les seigneurs du complet-veston), ils adoptent ces comportements par encadrement mimétique du **comme si** : comme s'ils étaient inspirés par ces idéaux de civilisation, comme s'ils avaient le désir d'être eux-mêmes des héros. « We could be heroes » : comme si nous étions déjà des héros socio-économiques, pleinement justifiés par l'exclusivité de l'action.

Les intellectuels croient qu'ils n'ont rien à vendre et donc qu'ils ne peuvent être achetés, ils restent persuadés de leur indépendance. On vérifie à chaque fois qu'ils sont trop heureux de faire partie de l'actualité, d'avoir quelque prise sur le réel, — sans interroger ce qui permet cette appréhension selon les relais invisibles d'un système qui a le pouvoir de définir le réel. Ils se laissent fasciner par le pouvoir de l'argent et deviennent « penseurs de fer » d'autant qu'ils se croient hors d'atteinte, d'autant qu'ils croient préserver la distance par un discours critique. Ils ne voient pas que les Titans de notre époque définissent les conditions du succès, — que ce sont des prédateurs du succès : « IF YOU FAIL, blame the gene pool. If you succeed, run for your life or the Titans will get you³ ». Le déterminisme mimétique est plus fort que la donne génétique. Ils ne soupçonnent pas la capacité d'appropriation et d'assimilation des géants corporatifs, quand ceux-ci peuvent se nourrir des manœuvres anti-corporatistes les plus extrêmes. Comme si la preuve devait encore être faite que les mots ne veulent plus rien dire, ou plutôt que la critique ne sert plus qu'à redonner momentanément sens à un langage qui ne manquera pas, finalement, de servir des finalités de profits et de contrôle. A notre époque, ce que nous appelons culture est une consommation de masse des images, c'est aussi la démultiplication des tribunes : nous aurons tous notre quinze minutes, notre heure ou notre jour de gloire, selon le rêve warholien de faire de nous des héros, quand la minute héroïque ne sera pas moins précieuse dans tous les cas. Ainsi chaque intellectuel et chaque artiste aura son jour de gloire, de cette gloire dont s'affublent les travestis et les « drag queen » chantés par Bowie : « you could be heroes, just for one day ». Il n'est pas indifférent que ce soit aujourd'hui Microsoft qui entonne ce refrain pour louer ses vitrines vidéo-électroniques. Pendant ce temps, ce que nous appelons politique s'est déplacé dans le corps et

dans la consommation, la dissidence consiste à soustraire le corps au travail (par son intoxication, son piercing, ...), et à refuser de choisir entre deux produits fabriqués par le même conglomérat international. Car nous n'avons pas d'autres territoires à conquérir : incarner des images, s'identifier à des produits. Qu'on se rappelle : la campagne publicitaire de Microsoft se réappropriait les grands titres musicaux de la culture populaire des années 70 sous le slogan général : « Where Do You Want To Go Today ? ». L'idée générale, comme dans la campagne Pepsi, était d'affirmer qu'avec Pepsi, Nike, Microsoft, Disney, Warner Com., ... vous êtes libres d'aller où vous voulez, vous êtes sur un territoire nouveau puisque toute terre est bonne à conquérir. Vous pourrez ainsi être des héros conquérant : vous pourrez changer l'histoire, créer un monde où il n'y aura de réalité qu'économique, il n'y aura d'idéal que l'efficacité. Nos penseurs de fer affichent une préoccupation majeure pour l'efficacité du travail et des communications : celle-ci semble transcender les intérêts particuliers il est vrai, — mais c'est parce qu'elle est devenue une fin en soi. Que l'on soit simple initié, ou même grand-prêtre du culte des Titans, notre image d'efficiace corporative nous sert de blindage idéologique contre le sort des millions de personnes qui ne bénéficient pas des mêmes conditions de vie que nous. Notre aisance donne la mesure de notre indifférence, quand le confort personnel requiert un tel blindage.

Car l'être humain est réduit à ses habitudes : de consommation, de vote, etc. Les habitudes peuvent être inculquées dès le bas âge, ce sont des programmes culturels, soutenus par des mécanismes économiques, qui se répandent et se stabilisent par émulation, — comme si ces programmes bio-culturels trouvaient leur fondement dans une nature mimétique de l'être humain. Quand l'être humain ne serait plus qu'un substrat amorphe que viendrait parasiter une organisation idéologique titanesque, un programme économique planétaire. Cette lecture « mimétologique » (Dawkins, Brodie, ...) vous paraît paranoïaque ? Ceux qui redoutent la domination des états par des corporations transnationales, qui craignent la prise de contrôle de toutes les institutions (éducation, eau, électricité, santé, ...) par des exigences de profits rapides qui se feront au détriment de l'environnement, des emplois, des infrastructures, ... — tous ceux là sont assurément paranoïaques. Mais alors la culture des Titans n'est pas moins paranoïaque, lorsqu'elle parvient à convertir tous les discours critiques pour les mettre au service de sa fable mandevillienne, lorsqu'elle utilise toutes les résistances et les déviations pour les mettre au service de son credo héroïque comme quoi la compétition est au fondement de la vie et la consommation et au fondement de la prospérité⁴. Alors le héros ultime est celui qui se perçoit comme étant le fier produit de tous les processus de sélection et qui n'a de cesse d'en inventer de nouveaux, est celui qui ne se contente pas de consommer (il porte l'uniforme convenu par toutes les grandes marques, la veste Tommy, les lunettes Ralph Lauren, etc.) mais accélère la consommation et intensifie la compétition : aux chevaliers d'industrie se sont ajoutés les barons médiatiques, les mercenaires du marketing, les gurus de la mode, — sans compter tous les petits salariés qui se sont sacrifiés pour l'entreprise dans une passion héroïque du travail qui leur sert de justification morale : c'est ainsi que l'on voit apparaître un héros d'un genre

nouveau dans les feuilletons télévisés au Japon : « Il peut paraître égocentrique mais [...] il est le genre de personne que l'on aimerait avoir pour supérieur, collègue ou subalterne⁵. » Le héros moderne est porteur d'un code génétique gagnant, il est un clone parfait dans l'encadrement mimétique des « professionnels ».

L'emphase actuelle sur l'« autonomie » de la société, de la vie individuelle, de l'esprit humain, du savoir rationnel ... sert à occulter nos dépendances envers l'environnement, envers les pays pauvres, envers les méprisés de nos sociétés quand notre équilibre est basé sur la surconsommation et sur l'exploitation, sur l'autoritarisme et sur la désinformation, — ceci à l'intérieur de chaque institution comme dans le rapport macro-social entre l'Occident et son reste. Nous ne voyons pas les dépendances justement parce que l'intelligibilité de notre monde est fonction de notre modèle de réussite économique-social. Cette leçon foucaultienne, que le savoir est fonction du pouvoir, prend une résonance particulière aujourd'hui que nous sommes parvenus à porter ce projet du savoir dans ses conséquences extrêmes, alors que nous sommes grisés par l'idée que le savoir est un pouvoir, que la description est un commandement⁶. Nous affirmons ainsi l'autonomie de notre savoir et restons aveugles aux pouvoirs sur lesquels il repose. Voilà l'inconscient de notre société : c'est le travail de l'altérité qui est au cœur de l'identité et la constitue, c'est aussi le refoulement violent de cette altérité. Soit tout ce que la pensée présuppose d'impensé pour se rapporter à elle-même, ce que la communication présuppose d'incommunicable pour établir la présence réciproque et simultanée des locuteurs. Voilà l'inconscient *fin de millénium* : nous portons le monde en nous-même. Il est temps de l'apprendre à une époque où l'on se donne la mort d'une planète en spectacle.

Portrait du héros

Les penseurs de fer, les héros de l'action, sauront prendre la mesure de la violence requise pour que s'impose cette autonomie monocéphale du savoir qui s'auto-génère comme savoir, — ils sauront tirer profit de la violence titanesque de l'époque. En récusant toute dépendance envers les cultures différenciées qui pourraient nous permettre de penser un travail de la mort dans la vie, de l'altérité dans le même, de la souffrance dans la mémoire, de l'inconnu dans le connu, — en affirmant l'**autonomie** héroïque de chaque individu (sans mémoire, sans inconscient, aliénation, ...), et de sa conscience érigée en forteresse, la solitude de chacun paraît une preuve de force, paraît une plus grande force que de nombreuses et solides amitiés. Le rapport à soi semble plus net, les amitiés paraissent trop brouillonnes, d'où le refus des zones floues quant aux personnes et à leurs rapports : *flou* au sens de fatigué et aussi de fluide. L'autonomie individuelle est cautionnée, l'autisme efficient est glorifié : héros de téflon qui n'adhère à rien, qui n'a plus rien à voir avec le héros dangereusement ambigu de Bowie. En fait le rapport à soi ne rejoint pas une auto-réflexivité cartésienne mais la conformité de l'individu à sa propre image : identité absolue à soi mais aussi ressemblance infaillible à une image empruntée — laquelle nous apparaît claire et

nette comme un *cogito*, dans la garantie qu'elle nous offre d'appartenir à la corporation des penseurs de fer. Un tel individu n'a que faire du vague sentiment d'être en vie, il veut une identité stable et roborative. Cela semblait paradoxal il y a peu, mais ce ne l'est guères plus : chacun remédie au sentiment de sa non-existence en se réfugiant dans une image de lui-même, — image qu'on lui aura vendu, dans laquelle il aura été promu. En cette époque où nous devons tant à la réalité des images, où l'on accorde un pouvoir de rédemption infini aux images de Disney, on ne saurait se laisser « déplacer » par l'inconscient qu'en autant que cet inconscient serait l'ordre implacable de la société, qu'il n'y aurait d'autre inconscient que la rationalité souveraine de la société elle-même.

Qui a suggéré que les rapports humains précèdent et organisent notre conscience du monde ? Qui a suggéré que l'amour serait la dimension de l'existence, quand l'amour ne serait pas subordonné à la reproduction du social, ne serait pas l'épanchement d'un désordre animal ? On ne devient sujet qu'au sein de la pluralité humaine, qu'à s'inventer à travers nos discours et nos actions et aussi dans notre manière de vivre auprès des autres : parce qu'on **est** notre manière de « nous » vivre, quand bien même floue et velléitaire : quand « les hommes échangent l'étreinte / de leurs mains tendues⁷ ». Pourtant, à l'ère des Titans, chacun doit renoncer à quelque « attitude », tous adhèrent à un profil aux contours bien nets qui les rend interchangeables, ne soupçonnant pas le rôle qu'ils jouent et la violence qu'ils exercent. Aujourd'hui, les héros de la macro-modélisation prétendent connaître les exigences matérielles de notre monde et s'en autorisent, ce sont nos nouveaux héros, ceux que l'Internationale néo-libérale-puritaine des chefs d'État veut honorer : « Nous voulons une société qui célèbre ses entrepreneurs qui réussissent, au même titre que ses artistes⁸ ». Les intellectuels éprouvent une attirance sans borne pour les critères de réussite dictés par les barons libre-échangistes, et cela pour deux raisons : d'abord parce qu'ils veulent faire partie de cette élite de professionnels, et ensuite parce que cette réussite est une valeur en soi : non pas réussir sur le plan économique pour permettre d'autres réalisations, — mais **réussir pour réussir**. Nous en avons pour exemple l'adaptation servile de nos institutions de savoir et de culture aux exigences économique-sociales des Titans quand les artistes et les intellectuels veulent réussir comme les entrepreneurs. L'université, voulant faire compétition aux géants corporatifs, en renonçant à son ouverture humboltienne sur la culture, contribue à une **professionnalisation** de toutes les activités sociales et culturelles⁹. A une époque où nos **penseurs de fer** veulent transformer l'agora antique en tour de contrôle avec couronne d'écrans cathodiques, nous devrions plutôt nous interroger sur la possibilité d'adapter la société à l'université.

À l'ère des Titans, toute personne peut être évaluée en fonction de sa force techno-économique, même si les personnes ainsi évaluées répondent de postures existentielles totalement étrangères à ce critère. Quand il n'y a d'autre richesse que celle qui se produit, se compte et se vend : ainsi nous ne sommes plus riches de la Terre, de notre liberté individuelle, de la qualité de nos liens affectifs, du temps de vivre, etc. — nous le serons lorsque tout cela sera également produit et

vendu, lorsque nous nous vendrons à-nous-mêmes l'existence humaine. Nos critères de réussite ne sont pas interrogés, ou mis à jour : l'idéal « professionnel » qui prévaut actuellement procéderait d'un modèle de gestion déjà obsolète ? En fait il provient d'ailleurs, comme on le voit avec l'apparition d'un conformisme mortel, lorsque le champ social est abandonné aux héros de notre temps, à ces héros du jour (comme on dit : employé du mois), c'est-à-dire des personnalités « sub-autoritaires » caractérisées par l'expérience pathogène de la non-réalité de l'existence d'autrui : ceux-là même que Nietzsche appelait les « éreintés ». Notre incapacité de reconnaître la réalité d'autrui se manifeste de deux façons :

1- par une destructivité dans laquelle on essaie d'épuiser notre expérience négative des autres. Certes, nous sommes tous, pour une part de nous-mêmes, un bourreau qui veut tuer pour nier l'existence de l'autre. D'où l'importance de se vivre comme multiplicité, dans l'ouverture de notre impensé, pour relancer sans cesse nos tendances destructrices dans un système mobile et ouvert qui saura les neutraliser.

2- L'expérience de la non-existence d'autrui se traduit aussi par un besoin de se mettre en position d'autorité, ou à l'abri d'une autorité. Il se traduit par un besoin de s'assurer que l'on existe, par la consistance que nous donne un statut professionnel, par une importance excessive attachée aux conventions¹⁰. L'individu ne cherche pas un équilibre qui lui est propre, il cherche plutôt à donner une objectivation socio-politique à ses carences psychologiques en consolidant ses attaches institutionnelles. À l'ère des Titans, pas de salut hors de toute attache institutionnelle, hors de toute appartenance corporative. C'est ainsi que l'université devient la caserne des artistes et des écrivains, soumettant toute vie artistique et intellectuelle à un culte de l'autorité, à une idolâtrie de l'image sociale, à une professionnalisation anti-solidaire. Pourquoi les poètes et les artistes, les écrivains et les créateurs ne peuvent-ils pas s'exhaler entre eux, s'enrichir et se relancer les uns les autres ? Ils laissent leur statut professionnel régler leurs rapports et leur vie personnelle, laquelle disparaît lorsque la consommation et le travail devient le stade suprême de l'expression de soi. Lorsque, demain, vous disparaîtrez, personne ne vous aura jamais vu. **On ne vous voit que si on peut vous envier et que si vous avez « l'oreille »** des cadres supérieurs : « on ne sait pour quelle raison, le héros est intime avec les membres de la direction¹¹ ».

Les penseurs de fer vantent l'universalité des droits, mais ils ne sauraient en appliquer ceux-ci à des personnes dont l'existence ne leur apparaît même pas. Les institutions excellent dans l'appropriation symbolique des valeurs et des droits mais se révèlent négligentes dans l'application de ceux-ci : vous aurez des droits tant que vous n'en aurez pas besoin. La globalisation économique jette tous les individus les uns contre les autres dans une compétition qui ne considère que les caractères macro-significatifs de l'individu et renonce à toutes autres valeurs. C'est ce qui permet aux penseurs de fer de limiter leur responsabilité : celle-ci s'arrête au minimum de responsabilité professionnelle qu'incombe leur tâche. Ce qui leur permet de transmettre et d'obéir aux instructions, — comme Eichmann le faisait si bien — sans connaître une responsabilité plus haute : être solidaire de la

survie des autres, être responsable de la dignité des autres. Les penseurs de fer oublient qu'ils pensent et parlent dans une communauté humaine dominée par des géants économiques qui ont infiltrés tous les aspects de la vie tant et si bien qu'aujourd'hui ils produisent cette vie : contre cette vie toujours déjà donnée, déjà conquise, il importe de se mettre en état de survie, de découvrir combien notre vie dépend de celle des autres — ce qu'on éprouve seulement lorsqu'on met sa propre vie en jeu dans ce qu'on dit, dans ce qu'on fait, dans ce qu'on crée, dans ce qu'on refuse et aussi dans tout ce à quoi on acquiesce. C'est retrouver une responsabilité fondamentale de l'être humain dans son rapport aux autres et à lui-même : le devoir d'épargner la honte à autrui et de se respecter soi-même.

Pour un art anti-héroïque

Chez les créateurs en art, la situation me paraît moins critique, quand ceux-ci parviennent davantage à définir leur finalités propres, à concilier les critères de réussite techno-économiques et une création artistique où l'impossibilité de réussir alimente le nécessité de tenter. On s'étonne de l'**abdication** des intellectuels, lorsqu'ils se révèlent incapables de se définir par eux-mêmes et substituent à la discussion pluraliste l'exclusion institutionnelle de ce qu'ils ne veulent pas. Pourtant n'est-ce pas le privilège du héros de trouver dans les événements et dans ses propres actions l'occasion de se définir ? Est-ce un manque d'imagination ou plutôt un désespoir quand il n'y aurait plus en ce monde que des avantages matériels ? Est-ce plutôt un désir d'accaparer toutes les tribunes, dans la crainte de se découvrir obscène, lorsqu'on assiste aujourd'hui à une prise en otage de la pensée et de son histoire par des « professionnels » de la pensée et leur rationalisme universalisant. Faut-il s'en étonner, quand les idéaux platoniciens se retrouvent sur les étagères des grandes surfaces (achetez du « vrai », du « beau », de l'« authentique », du « bien », du « juste », ...) , ou plutôt quand les grandes marques sont érigées à hauteur d'idéaux platoniciens ? A tous ces penseurs de fer, épris de logique (l'exclusion) et d'économie (la compétition), il ne saurait plus y avoir de profondeur historique des mots, de mémoire des œuvres, de témoignage à recueillir dans la pensée. La culture est découpée en capsules d'information, la signification ne répond pas à des manières d'être, — ils se révèlent particulièrement haineux envers la pensée de l'écriture. Certes, la logique est un adjuvant formidable de la pensée, mais c'est par l'écriture que la pensée du sujet entre dans une immédiateté qui dépasse la logique, retrouve une exigence intime qui n'est pas seulement arguments, une explication qui n'est pas seulement théorie. Ce mouvement intime dans la pensée qui rend toute pensée possible , voilà ce que notre penseur de fer redoute le plus : il s'est excommunié lui-même pour échapper à toute contamination qui le révélerait comme sujet : toujours déplacé par la métaphore, travaillé par le manque, taraudé par l'affect, s'incarnant comme résistance, soumis aux dérivations du désir. C'est pourquoi il lui semble préférable que le désir humain soit enfermé dans la répétition infinie d'une boucle publicitaire.

Les penseurs de fer n'ont jamais eu à penser pour eux-mêmes, ils prennent pour acquis que l'institution s'acquitte de la double tâche d'enrichir les vies individuelles et de faire avancer le savoir, ils prennent pour acquis qu'ils n'ont qu'à s'intégrer à l'édifice pour participer à ses bonnes œuvres, ils prennent pour acquis que la prospérité et l'accroissement des géants corporatifs, qu'il soient techno-économiques ou idéo-culturels, est créatrice de démocratie. Le seul fait d'appartenir à une corporation idéo-culturelle nous investirait des qualités morales qu'elle s'est appropriés. Bien sûr, notre refus d'admettre que cette corporation est au service de quelques intérêts particuliers sert à camoufler ceux-ci. Les gladiateurs de comité, les héros de couloir peuvent régler leurs comptes en prétendant ne pas tenir compte des personnes, en prétextant toujours œuvrer au nom de finalités plus hautes : ils manient la sélection et l'exclusion plus sûrement que les Borgia maniaient le poignard. Ils invoquent des « objectifs » pour mieux dessiner l'exigence d'être « des nôtres », c'est à dire la race des héros, de ceux que nous rencontrons tous les jours : ceux qui mesurent leur importance à leur affairément. Leur fascination pour l'idéal professionnel du nouvel ordre économique n'a d'égal que leur soif pour les possibilités récréatives infinies de Planet Hollywood, quand ils voudraient vivre indéfiniment pour ne rien manquer de ses derniers films, confortablement installés dans le Home Movie System de leur sous-sol, embaumés par l'éclat phosphorescent des écrans de télévision.

Les penseurs de fer sont prêts à ménager une petite place à la culture, la culture est pour eux un secteur de l'économie qui doit dépendre des investissements corporatifs — la saine compétition encore — et non pas des subventions qui n'engendrent que des monstruosité. Ils sont prêts en effet à reconnaître qu'il y a un tragique de la vie, mais ce tragique n'existe pas pour eux, sinon dans des représentations cathartiques qu'il faut payer au prix fort : le tragique humain devient un produit dérivé sur lequel on peut faire du profit. Nous cultivons une l'esthétique anti-tragique de la marchandise, nous devenons une publicité Star Wars en portant le T-shirt sous license. Nous voilà enfin héroïques, pendant qu'on rêve à la princesse Leia, on ne pense pas à la destruction de l'écosystème. De publicité on devient produit, — qu'importe nous avons l'espoir que Hollywood saura repeindre le ciel avec une couche d'ozone en bleu Pepsi, que les trottoirs des villes seront fabriqués par Nike, que nous assisteront aux performances d'avant-garde au Coca-Cola Center. Tandis qu'on se soucie des politiques d'une Fédération galactique, tandis qu'on vante les mérites d'une compétition de marché (dans laquelle ne survivraient pas ceux qui la vantent) — on entretient un mythe d'autonomie et de suffisance qui est proprement stupéfiant : pseudo-suffisance de nos sociétés, pseudo-autonomie des individus. Car il s'agit de nier le système de dépendances sur lequel est fondé notre autonomie, de nier la violence sur laquelle est fondée notre confort. Rappeler à tout un chacun que nous sommes les **produits** de systèmes de contraintes et d'exclusions ne fera que raviver une blessure narcissique dont les effets néfastes se sont faits assez sentir lorsque les penseurs de fer n'ont de cesse de faire payer à tous et à toutes le compromis qui leur est pourtant si profitable. Il ne s'agit pas ici de déplorer l'avènement d'un âge de fer en raison de la perte d'une « nature » humaine, il s'agit d'une appréhension : quel

monde aura créé cette époque ? Jusqu'où pousserons nous notre cynisme qui consiste à ne pas croire aux principes, — et tout à la fois se laisser divertir par ceux-ci ?

Beckett avouait sa sympathie pour le peuple immense des perdants, le continents sans limite des égarés. Car il faut avoir été exclu, appauvri, humilié, — pour découvrir la nécessité de se créer des valeurs propres et de vivre en regard de celles-ci, sans cultiver l'illusion qu'elles sont absolues. Qu'on se rassure, nous sommes très peu héroïques, sommes déjà très abîmés, nous avons coutumes de « miserer » ensemble, nous faisons partie des « slightly damaged people ». Quant à ceux qui, aujourd'hui, croient pouvoir justifier leur existence selon des valeurs préétablies, ils ne manqueront pas de découvrir tôt ou tard que le lien social a changé de nature. Quand celui-ci ne rapporte pas les individus les uns aux autres, quand chaque individu se rapporte individuellement aux images (succès, efficacité, appartenance, autonomie), à travers lesquelles la distribution du travail se maintient. A l'époque de la perte du lien social, et de sa substitution par des images, la **solidarité** est devenue une vertu révolutionnaire. Un constat sur l'état de chose moral de notre époque ne peut manquer de signaler une perte de la solidarité et de la gratuité dans tous les domaines, tout comme on parle de perte de la biodiversité, de l'ozone ou des défenses immunitaires. Nous avons tous les jours l'occasion de le constater : il ne faut travailler que pour soi-même, ne penser qu'à soi-même et ne rien donner d'autre, rester un héros solitaire à l'ombre des Titans. Lorsque l'organisme humain est soumis au stress, il met en veilleuse ses défenses immunitaires car il ne « voit » plus la nécessité d'entretenir des défenses à long terme¹². On voit aujourd'hui que la **solidarité** était la défense immunitaire de la société : pourquoi contribuer à un effort collectif dans une visée à long terme, si la plupart d'entre nous parviendront à détourner cet efforts vers leurs intérêts immédiats ? Pourquoi travailler à un projet collectif s'il est clair que l'avenir appartient exclusivement à une minorité et sa distribution du travail, si notre participation à ce projet n'était que notre pathétique tentative de remédier à l'indécence d'exister ?

Et si la vie était ailleurs ? Nous avons glorifié l'action car elle est accroissement héroïque de la force. Mais faute de soumettre l'action au partage, le lien social à la gratuité, la pensée à l'expérience, bientôt — paradoxalement — « rien [...] n'a de force / D'agir, car notre cœur est mort, nous vivrons tels des ombres ». Hölderlin¹³

Michaël la Chance

¹. Jonathan Dee, « But is this advertising », Harpers Magazine, January 1999, p. 67.

². Peter C. Newman, Titans. How the New Canadian Establishment Seized Power, Vikink, 1998.

³. Peter C. Newman, Titans. How the New Canadian Establishment Seized Power, Vikink, 1998, p. 576.

⁴. Cf. Ian Dowbiggin, Suspicious Minds. The Triumph of Paranoïa in Everyday Life. MacFarlane, Walk & Ross, Toronto, 1999.

-
- ⁵. Makoto Kawazoe, « Le salarié, héros de bande dessinée » (repris du Nihon Keizai Shimbun, Tokyo), *Courrier International*, 448, 3-9 juin 1999, p. 46.
- ⁶. Voir « Les défis du virtuel », *Spirale*, 155, juillet-août 1997, p. 8.
- ⁷. Hölderlin, « Les Titans », Trad. P.Jaccottet, G.Roud, A.du Bouchet, *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 894
- ⁸. Manifeste du 8 juin 1999 co-signé par le Premier Ministre britannique Tony Blair et le Chancelier allemand Gerhard Schröder. Cf. *Le Nouvel Observateur*, no. 1807, 24-30 juin 1999, p. 56.
- ⁹. Edgar Morin, « Réforme de pensée, réforme de l'Université », *Motivation*, no. 24, 1997. « adapter la modernité à l'Université, c'est rééquilibrer la tendance vers la professionnalisation ». Voir du même auteur, *La tête bien faite*, Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1999.
- ¹⁰. T.W.Adorno, E.Frenkel-Brunswik, D.J.Levinson, R.Nevitt Sanford, *The Authoritarian Personality*, NY, Norton Library, 1969.
- ¹¹. Makoto Kawazoe, « Le salarié, héros de bande dessinée » (repris du Nihon Keizai Shimbun, Tokyo), *Courrier International*, 448, 3-9 juin 1999, p. 46.
- ¹². Louis Perrin, *Le système immunitaire*, Dominos/Flammarion, 1999.
- ¹³. Hölderlin, « Le Pain et le vin » Trad. G.Roud, *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 814. Selon Ernst Junger, Hölderlin annonce un âge de fer : voir E. Jünger, A.Gnoli, F.Volpi, *Les prochains Titans*, trad. M.Bouzaher, Grasset, 1998, p. 29 et 102.